

## T 471

### LE VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE

#### 2

#### Le Sac d'argent

*La notation originale de cette version n'a pas été retrouvée dans les manuscrits de Millien. C'est la transcription de Paul Delarue, conservée aux ATP, qui est reproduite ici.*

Un homme et une femme [avec] trois petits garçons [étaient] bien malheureux. La mère dit au plus vieux :

— Va chercher ton pain, j' mourrons de faim.

Il part, rencontre un homme :

— Où vas-tu, mon petit garçon ?

— Chercher mon pain.

— Veux-tu porter une lettre au Père Éternel qu'est dans le Paradis ? Je te donnerai un sac d'argent.

— Je veux bien.

— Vlà la lettre.

— Et l'argent ?

— Le vlà.

— *Lavou* passer pour y aller ?

— Suis ce chemin-là.

Il part, bien chargé de ce sac d'argent et de la lettre. Un peu loin, il trouve une rivière. Comment passer ?

— Bah ! je me débarrasserai de la lettre, il n'en saura rien.

Il la jette dans la rivière et revint chez eux :

— Maman, j' sons riches, vlà un sac d'argent.

— Qui te l'a donné ?

— Un homme que j'ai rencontré.

Il ne parle pas de la lettre.

Son frère cadet veut aller aussi chercher sa vie. Même rencontre, même chose. Sa mère, surprise...

Le plus jeune veut y aller à son tour.

— Non, mon petit, ce serait offenser le bon Dieu.

— Non.

— Si !

Il part, rencontre l'homme : même proposition :

— Vlà la lettre et le sac d'argent.

— Vous me donnerez l'argent à mon retour.

— T' as raison, mon enfant, tiens, monte par ce chemin, va devant toi.

Il part. Il rencontre une rivière.

— Ah ! Comment passer ?

Il se met à prier Dieu ; il se fait une petite sente, l'eau se partage en deux, il passe. Il marche, rencontre une autre rivière, blanche comme du lait. Il a peur, se met à genoux, prie encore ; il se forme une petite sente. Il passe, marche toujours droit devant lui, rencontre une autre rivière toute rouge. C'était du sang. Il a peur... « Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment passer ? » Il s'agenouille, prie le bon Dieu : la petite sente se reforme. Il passe, traverse trous, marnières, broussailles, montagnes et vallées. Il n'y avait que sa petite sente pour passer.

Tout à coup, il voit deux flammes de feu qui s'entrebattaient là, sur la sente même. Il se met à genoux, prie ; les flammes se séparent, la sente est libre.

Puis il arrive au faite d'une montagne où il voit un jardin fleuri, admirable. Il y entre, [le] traverse, et voit deux roses, de chaque côté de lui, plus belles que les autres. Il les cueille et en met une dans chaque poche.

Au bout du jardin, une barrière qui semblait en or. Il l'ouvre et se trouve près d'un château magnifique, si brillant qu'il faisait mal aux yeux. « C'est *en queu part* bin ici qu'y a le Père Éternel <sup>1</sup> » Il cogne à la porte.

— Qui est là ?

— Un petit garçon qui apporte une lettre au Père Éternel qu'y a dans le Paradis.

Ça ouvre la porte, et il reconnaît l'homme qui lui a donné la commission !

— C'est donc vous le Père Éternel ?

— Oui, t'as fait beaucoup de chemin.

— Oui, mon Dieu, je vous ai bien offensé.

— Conte-moi ce que tu as vu.

— Après vous avoir quitté, j'ai rencontré une rivière. Bien embarrassé pour passer, je vous ai prié, ça m'a fait une sente et j'*ai* passé.

— Bien, mon enfant. Sais-tu ce qu'était cette rivière ?

— Non, mon bon Dieu.

— Eh bien, quand tu l'as eu passée, tu n'étais plus au monde. C'est la séparation du ciel d'avec la terre. Et après ?

— Plus loin, une autre rivière, blanche comme du lait.

— C'était le lait de la Sainte Vierge, qui *nourrait* Notre Seigneur Jésus-Christ qui vous a sauvés.

— Si je l'avais su, j'en aurais bu un bon coup.

— Et plus loin ?

— Une autre rivière, toute rouge comme du sang.

— C'était le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a été répandu sur la terre pour sauver tous ceux qui le servent.

— Ah ! si j'avais su, je me serais lavé dedans.

— Et plus loin ?

— Dans des trous, marnières, broussailles, je suivais une petite sente.

— Et plus loin ?

— J'ai eu bien peur : deux flammes de feu qui s'entrebattaient. Je vous ai prié....

— Sais-tu ce que c'était ?

— Non.

— C'étaient tes deux frères qui s'entrebattaient, ils sont en enfer.

— Ah ! que ça me fait de peine !

— Ne te désole pas. Je leur avais donné lettre et sac d'argent... Et ensuite ?

— J'ai monté au faite d'une montagne. J'ai vu votre jardin, sans doute, bien fleuri.

— Sais-tu ce que c'est ?

<sup>1</sup> =C'est probablement bien ici qu'il y a le Père Éternel.

— Non.

— C'est le purgatoire. Toutes les fleurs que tu y as vues, c'est les âmes du purgatoire.

— Mais, mon Dieu, là je vous ai offensé.

— Qu'as-tu donc fait ?

— Il y avait deux roses qui me plaisaient mieux, je les ai cueillies et mises dans mes poches.

— Eh bien, c'est ton père et ta mère qui sont dans le purgatoire. Tu les emportes avec toi. Entrez tous trois dans le paradis.

*Fiche bristol rédigée par P. Delarue à partir de la notation de Millien et classée avec le T 471, ATP, Ms 56.35. Recueilli s.l.n.d. auprès de Marie Chollet, 52 ans, s.a.i..*

*Publié par M.-L. Tenèze, G. Hullen, France Allemagne, n° 8, p. 37-41.*

Catalogue, II, n° 2, p. 37-41.

***Texte publié par M.-L. Tenèze***

Un homme et une femme, qui avaient trois petits garçons, étaient bien pauvres et malheureux. La mère dit au plus âgé de ses enfants :

— Va chercher ton pain, car ici nous mourons de faim.

L'aîné partit et rencontra sur sa route un homme qui lui demanda :

— Où vas-tu, mon petit garçon ?

— Chercher mon pain.

— Veux-tu porter une lettre au Père Éternel qui est dans le Paradis ? Je te donnerai un sac d'argent.

— Je veux bien.

— Voilà la lettre.

— Et l'argent ?

— Le voici.

— Par où faut-il passer pour y aller ?

— Suis ce chemin-là.

Le garçon se remit en route, bien chargé de ce sac d'argent et de la lettre. Un peu plus loin, il arriva à une rivière. Comment passer ?

— Bah ! se dit-il, je me débarrasserai de la lettre, il n'en saura rien.

Il jeta la lettre à la rivière, et revint chez les siens :

— Maman, nous sommes riches, voilà un sac d'argent.

— Qui te l'a donné ? interrogea sa mère.

— Un homme que j'ai rencontré.

Mais il ne parla pas de la lettre.

Son frère cadet voulut aussi gagner sa vie. Il fit la même rencontre et agit tout comme son frère aîné. Sa mère fut encore plus surprise, mais lui non plus ne dit mot de la lettre. Le plus jeune voulut partir à son tour.

— Non, mon petit, ce serait offenser le Bon Dieu.

Mais il insista tant qu'il partit. Lui aussi rencontra sur sa route l'homme qui avait une lettre à faire porter au Père Éternel.

— Voilà la lettre et le sac d'argent.

Mais le garçon répondit :

— Vous me donnerez l'argent à mon retour.

— Tu as raison, mon enfant, monte par ce chemin, va devant toi.

Il partit et trouva lui aussi la rivière qui lui barrait la route.

— Ah ! comment passer ? se demanda-t-il.

Alors il se met à prier Dieu, et l'eau se partage en deux, il se fait une petite sente, et il passe. Il marche, et trouve une autre rivière, blanche comme du lait ; pris de peur il se remet à genoux, prie encore, il se forme à nouveau une petite sente, et il passe. Il marche toujours droit devant lui, quand pour la troisième fois une rivière l'arrête, rouge comme du sang. Cette fois-ci il a vraiment peur : qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Et comment passer ? Il s'agenouille à nouveau, prie le Bon Dieu, et la petite sente se reforme encore. Il passe, traverse trous, marnières, broussailles, montagnes et vallées, n'ayant tout juste que sa petite sente pour avancer.

Tout à coup il aperçoit deux flammes de feu qui s'entrebattaient là, sur la sente même. Il se met à genoux et prie, les flammes se séparent, le chemin est libre.

Puis il arrive au faite d'une montagne où il voit un admirable jardin fleuri. Il y entre, le traverse, et est frappé par deux roses, de chaque côté du chemin, bien plus belles que les autres. Il les cueille et en met une dans chaque poche.

Au bout du jardin, il ouvre une barrière qui semblait en or et se trouve près d'un château magnifique, si brillant qu'il en faisait mal aux yeux.

— C'est bien quelque part par ici que doit être le Père Éternel qui est dans le Paradis, se dit-il et il cogne à la porte.

— Qui est là ? demande une voix à l'intérieur.

— Un petit garçon qui apporte une lettre au Père Éternel qui est dans le Paradis.

On ouvre la porte – et il reconnaît l'homme qui lui a donné la commission !

— C'est donc vous le Père Éternel ?

— Oui, et tu as fait beaucoup de chemin.

— Oui, mon Dieu, je vous ai bien offensé.

— Conte-moi ce que tu as vu.

— Après vous avoir quitté, j'ai rencontré une rivière, j'étais bien embarrassé pour passer, je vous ai prié, ça m'a fait une sente et j'ai passé.

— Bien, mon enfant. Sais-tu ce qu'était cette rivière ?

— Non, mon Bon Dieu.

— Eh bien ! quand tu l'as eu passée, tu n'étais plus au monde. C'est la séparation du ciel d'avec la terre. Et après ?

— Plus loin, j'ai trouvé une autre rivière, blanche comme du lait.

— C'était le lait de la Sainte Vierge, dont elle nourrissait Notre Seigneur Jésus-Christ qui vous a sauvés.

— Si je l'avais su, j'en aurais bu un bon coup.

— Et plus loin ?

— J'ai trouvé une autre rivière, toute rouge comme du sang.

— C'était le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a été répandu sur la terre pour sauver tous ceux qui le servent.

— Ah ! si j'avais su, je me serais lavé dedans.

— Et plus loin ?

— J'ai eu bien peur, deux flammes de feu s'entrebattaient. Je vous ai prié.

— Sais-tu ce que c'était ?

— Non.

— C'étaient tes deux frères qui s'entrebattaient, ils sont en enfer.

— Ah ! que ça me fait de peine !

— Ne te désole pas. Je leur avais donné la lettre et un sac d'argent, ils ont pris le sac d'argent, mais ils ont jeté la lettre. Et ensuite ?

— Je suis monté au faite d'une montagne. J'ai vu votre jardin, sans doute, bien fleuri.

— Sais-tu ce que c'est ?

— Non.

— C'est le purgatoire.

— Mais mon Dieu, là je vous ai offensé.

— Qu'as-tu donc fait ?

— Il y avait deux roses qui me plaisaient plus que les autres, je les ai cueillies et mises dans mes poches.

— Eh bien ! c'est ton père et ta mère qui sont dans le purgatoire. Tu les emportes avec toi. Entrez tous trois dans le paradis.